

DES MOTS-PHRASES ANAPHORIQUES AUX PHRASILLONS ANTHROPONYMIQUES : STRATÉGIES D'ÉCONOMIE DISCURSIVE ET DISPOSITIFS DE RÉACTIVATION RÉFÉRENTIELLE

Ibrahima FAYE

Université Gaston Berger de
Saint Louis, Sénégal

faye.ibrahima10@ugb.edu.sn

Résumé

*Dans la productivité discursive, les phrasillons anaphoriques et anthroponymiques se révèlent comme des unités stratégiques. En effet, ils concilient à la fois la condensation langagière et la réactivation référentielle, contribuant ainsi à la structuration du sens. Cette observation s'appuiera sur l'analyse des textes *Les Veilleurs* de Sangomar (2019) et *Inassourvies, nos vies* (2008) de Fatou Diome. Bien que ces unités brèves soient fréquemment marginalisées dans les approches syntaxiques classiques, elles exercent néanmoins des fonctions essentielles dans l'économie textuelle. Ainsi, les mots-phrases anaphoriques, en raison de leur économie formelle, facilitent la reprise, la modulation et la continuité sémantique au sein du texte. Simultanément, les phrasillons anthroponymiques, du fait de leur densité onomastique, mobilisent des univers de référence et portent des charges mémorielles ou identitaires qui excèdent leur simple fonction dénominative. Cette interaction met en évidence une dynamique binaire : d'une part, une compression discursive, d'autre part, un ressourcement sémantique, contribuant à la fois à la cohésion textuelle et à la profondeur interprétative.*

Mots-clés : phrasillon, anaphore, anthroponymie, économie discursive, référentialité

Abstract

*In discursive productivity, anaphoric and anthroponymic phrasal units emerge as strategic elements. Indeed, they simultaneously reconcile linguistic condensation and referential reactivation, thereby contributing to the structuring of meaning. This observation is based on the analysis of *Les Veilleurs* de Sangomar (2019) and *Inassourvies, nos vies* (2008) by Fatou Diome. Although these brief units are often marginalized in classical syntactic approaches, they nevertheless perform essential functions within the textual economy. Thus, anaphoric phrasal units, due to their formal economy, facilitate the reprise, modulation, and semantic continuity within the text. Simultaneously, anthroponymic phrasal units, by virtue of their onomastic density, activate reference universes and carry memorial or identity-laden connotations that exceed their mere denominative function. This interaction reveals a dual dynamic: on the one hand, discursive compression, and on the other, semantic replenishment, contributing both to textual cohesion and to interpretative depth.*

Keywords: phrasing, anaphora, anthroponymy, discursive economy, referentiality

Étymologiquement formé à partir du substantif *phrase* – lui-même issu du grec ancien *phrasis*, « manière de dire » –, le terme *phrasillon*, forgé par Lucien Tesnière dans les années 1930, se voit doté d'une double suffixation diminutive (-ille + -on), qui en accentue la brièveté formelle autant que le statut marginal supposé. Ce néologisme désigne une unité linguistique minimale, le plus souvent réduite à un seul mot, mais qui concentre à elle seule le contenu sémantique d'une phrase entière. Celui-ci l'emploie en équivalence du syntagme *mot-phrase*, dans un effort pour nommer une catégorie restée longtemps dans l'angle périphérique des descriptions grammaticales classiques : celle des formes discursives brèves, non analysables en termes traditionnels, mais néanmoins dotées d'une valeur énonciative pleine.

Dès lors, le phrasillon constitue une entité linguistique paradoxale : réduit dans sa matérialité, mais expansif dans sa portée sémantico-pragmatique. Il résiste aux taxinomies

grammaticales classiques qui fondent la phrase sur une structuration syntaxique autour du verbe. En effet, qu'il s'agisse d'interjections, de réponses monosyllabiques, d'assertions condensées ou de segments nominaux autonomes, celui-ci manifeste une densité expressive irréductible à son apparente simplicité.

Or, cette réalité linguistique s'actualise dans des contextes discursifs variés, allant de la conversation ordinaire aux formes littéraires les plus travaillées. Dans certaines pratiques d'écriture francophone, notamment africaines, nous observons un usage récurrent de *phrasillons à base anthroponymique*, qui, bien qu'adosés à des noms propres, fonctionnent comme des dispositifs de réactivation référentielle à part entière. Ces expressions, que l'on pourrait croire anecdotiques, assument en réalité une fonction discursive capitale : elles ramènent à la mémoire du lecteur un ensemble de traits identitaires, narratifs ou culturels déjà construits, tout en évitant la redondance phrastique.

C'est dans cet entrelacs de brièveté formelle et de saturation sémantique que se joue une tension fondamentale : celle d'un dire minimal, mais pleinement efficace, qui compense l'absence de structure canonique par une activation intense de la mémoire discursive. Dès lors, une question s'impose : comment des formes discursives aussi réduites peuvent-elles assumer des fonctions aussi déterminantes dans l'économie du texte ? Ce déplacement de l'axe phrastique vers des unités minimales exige en effet d'examiner de près les mécanismes qui sous-tendent leur fonctionnement. Il s'agit alors de comprendre comment des segments isolés, parfois limités à un nom propre, parviennent à assurer à eux seuls le rappel d'identités, la continuité narrative et la cohésion référentielle au sein du texte.

Dans cette perspective, lire *Les Veilleurs de Sangomar* et *Inassouvies, nos vies* de Fatou Diome, revient à pénétrer un univers d'écriture où la fragmentation formelle ne constitue nullement un appauvrissement stylistique, mais bien un levier d'intensification discursive. L'espace textuel y devient le lieu d'un travail d'épure, où l'économie syntaxique s'articule à une forte charge mémorielle et identitaire. Plusieurs indices d'une sémiotisation condensée y sont repérables, notamment à travers l'usage récurrent de segments nominaux isolés – noms propres surgissant en rupture apparente avec le fil phrastique, mais agissant comme des opérateurs de cohésion implicite et de réactivation référentielle.

Adoptant une approche qui articule analyse linguistique et sensibilité au substrat socio-discursif, l'observation portera ainsi sur la manière dont Fatou Diome exploite les ressources de la brièveté formelle pour densifier le propos et convoquer, dans un minimum de signes, des univers sémantiques saturés. Au-delà des spécificités narratives de chaque œuvre, l'écriture apparaît comme un lieu d'expression de valeurs transversales : mémoire diasporique, quête de filiation, circulation des voix et des affects. Ces dimensions s'incarnent, entre autres, dans des formes discursives marginales, mais puissamment évocatrices, telles que les mots-phrases anaphoriques et les phrasillons anthroponymiques.

Dans cette configuration, l'analyse se déploiera en deux temps : elle s'attachera d'abord à identifier les logiques d'anaphorisation condensée que recouvrent *les mots-phrases*, avant d'interroger le rôle des noms propres isolés – ou *phrasillons anthroponymiques* – en tant que relais discursifs porteurs d'une mémoire déjà construite.

1. Statut linguistique et énonciatif du phrasillon

La réflexion de Tesnière (1959) constitue un point d'ancrage décisif pour la description des *phrasillons*. En effet, il montre que ces unités, souvent assimilées aux interjections, ne relèvent pas d'une simple catégorie lexicale : elles fonctionnent comme de véritables énoncés, dans la mesure où elles « *jouent dans le discours le même rôle que des phrases entières* » (1959 : 95). Leur figement formel et

leur brièveté les rendent certes inanalysables selon les critères morphosyntaxiques traditionnels, mais elles possèdent une valeur phrastique et une charge sémantique qui justifient leur statut d'unités énonciatives autonomes.

Par ailleurs, R. Porquier (2001) approfondit cette conception en les inscrivant dans la catégorie des « *locutions-énoncés* », situées à l'interface du lexique et de la grammaire. Il met en évidence leur fonctionnement pragmatique et prosodique : leur sens dépend de schémas intonatifs spécifiques, de leur rythme et de leur portée illocutoire, ce qui en fait des énoncés pleinement opératoires, en particulier dans l'oral spontané.

2. Vers une typologie sémantique des phrasillons

Dans le prolongement de sa réflexion sur les mots-phrases, Lucien Tesnière, dans sa *Syntaxe structurale* (1959), propose de les appréhender non à partir de leur seule configuration formelle, mais en tenant compte de leur valeur sémantique et de leur fonction discursive. Cette approche conduit à une reconsidération du *phrasillon* comme unité phrastique autonome, certes minimale du point de vue morphologique, mais investie d'un potentiel énonciatif complet.

Refusant une taxinomie rigide fondée sur la syntaxe, il met en place une typologie fondée sur les effets de sens et les intentions pragmatiques que ces formes brèves condensent dans le discours. À partir de cette perspective, il élabore une typologie qui distingue notamment *les phrasillons logiques*, *les phrasillons affectifs* et *les phrasillons mimétiques*. Ces catégories, bien que succinctement formulées, permettent de rendre compte de la diversité fonctionnelle de ces formes, qui, au sein du discours, opèrent comme de véritables marqueurs de modalisation, de subjectivation ou de rupture énonciative. Toutefois, cette typologie, aussi solide soit-elle, reste limitée aux formes classiques telles que les interjections ou formules figées.

Or, dans les œuvres contemporaines de Fatou Diome, le phrasillon s'étend et se transforme. Il se manifeste dans une économie discursive où la brièveté s'allie à une forte densité expressive, prenant parfois la forme d'unités nominales. Ces noms propres, notamment issus de l'onomastique sérère, portent en eux une charge énonciative condensée, conférant à ces désignations un statut voisin de celui des phrasillons. Ils deviennent ainsi des phrasillons anthroponymiques, hybrides alliant fonction référentielle et dimension injonctive ou performative.

Cette extension du concept invite à repenser *le phrasillon* non plus comme une simple forme brève parlée, mais comme une unité phrastique inscrite dans un contexte culturel et littéraire spécifique, où la langue agit comme vecteur de mémoire, de subjectivation et d'énonciation différée. Notre propos s'inscrit donc dans la volonté d'élargir le champ d'étude, au-delà des limites de la linguistique formelle, afin de mieux saisir la richesse et la diversité des manifestations langagières dans les discours littéraires contemporains.

2.1. Phrasillons anaphoriques

Les phrasillons anaphoriques se définissent comme des unités discursives minimales, fréquemment non phrastiques, qui opèrent une reprise condensée d'un segment textuel antérieur. Selon Tesnière (1959) : « *structurellement, ils sont complets et équivalent à des phrases entières. Mais sémantiquement, ils sont en connexion anaphorique avec d'autres phrases et ne prennent de sens qu'en fonction de ces phrases* » (1959 : 97). Cette articulation entre complétude structurelle et dépendance sémantique témoigne de leur nature éminemment contextuelle. À l'intersection de l'économie énonciative et de la cohésion textuelle, ces expressions fragmentaires participent pleinement à la dynamique informationnelle du texte.

Dans notre corpus, les mots-phrases se distribuent en plusieurs types fonctionnels, que nous avons systématisés selon une typologie sémantico-pragmatique rigoureuse. Ces unités minimales de discours, bien que morphologiquement réduites, remplissent des fonctions discursives complexes, cruciales dans la dynamique de structuration interactionnelle, énonciative et affective du texte. Ainsi, le régime textuel diomien exhibe à suffisance, voire à première vue, des phrasillons assertifs, comme en attestent les occurrences suivantes :

(1) Et vous, qui habitez le même, **avez-vous rendez visite à la veuve**, ces derniers jours ? – Cette Semaine, **non** ! Mais, tu sais, Coumba, elle est moins en moins parmi nous, si tu vois ce que je veux dire...-**Ah oui, vraiment ?** - **Hélas, oui** ! (*Les Veilleurs de Sangomar*, p.30)

(2) Survivre à la guerre, petite, ce n'est pas un maigre cadeau des cieus, soupira la polyglotte. – **Oh que non** ! C'est même un miracle divin, affirma l'ancien combattant. (*Inassowies, nos vies*, p.80)

(3) Et puis, pour les enfants, une mère divorcée mais vivante, c'est certainement mieux qu'une reine sacrificielle, morte pour son foyer. – **Absolument** ! ponctua Félicité. (*Inassowies, nos vies*, p.109)

Dans ces occurrences, il convient de souligner que *les mots-phrases*, souvent considérés comme des unités minimales au service de l'économie discursive, se transforment ici en noyaux phrastiques à part entière, conformément aux analyses de Tesnière (1959) et de Franić (2016), qui mettent en évidence leur prédication implicite. En effet, loin de se limiter à de simples « *éclats lexicaux* », ces unités, structurellement inanalysables, véhiculent un contenu sémantique riche, fortement dépendant du contexte d'énonciation.

Ainsi, dans (1), l'expression « *Ah, oui, vraiment ?* », caractérisée par une valeur modalisante marquée, fonctionne comme une relance énonciative polyphonique, déclenchant un processus d'inférenciation dialogique. Mieux, le segment « *Ah oui* », suivi du modal « *vraiment ?* », ne constitue pas une interrogation authentique. Il s'agit plutôt d'une reformulation confirmative teintée d'incrédulité empathique, laquelle suspend temporairement le flux du dialogue pour en redéfinir la tonalité affective. Cette configuration illustre la capacité de ces unités affectives à condenser des attitudes subjectives complexes tout en structurant le discours.

Par conséquent, cette construction opère comme un opérateur d'implication dialogique au sens de Roulet et al. (1985), puisqu'elle instaure un espace inférentiel où se manifeste un engagement affectif latent, modulant la posture énonciative du locuteur. De manière complémentaire, Franić (2016) souligne que cette charge sémantique impliquée est une caractéristique essentielle des mots-phrases affectifs, dont la valeur dépend intrinsèquement de la situation d'énonciation. Ainsi, bien que formellement réduites, ces unités révèlent leur puissance expressive, articulant, intensifiant et reconfigurant la dynamique interactionnelle.

Par ailleurs, les mots-phrases présents dans (2) et (3) – « *Oh que non* ! » et « *Absolument* ! » – confirment cette lecture. Ils condensent chacun une attitude évaluative, négative ou assertive, tout en maintenant la continuité thématique. Cela illustre parfaitement la double fonction identifiée par Franić : être à la fois équivalents phrastiques et marqueurs pragmatiques essentiels, capables d'exprimer jugement, prise de position ou réaction affective sans recourir à une structure propositionnelle développée. Leur brièveté n'affaiblit en rien leur rôle structurant ; elle met au contraire en évidence leur capacité à agir comme de véritables pivots discursifs, situés à l'interface du lexique, de la grammaire et de la pragmatique.

Une autre configuration récurrente dans le corpus consiste en l'actualisation d'un affect par des phrasillons à forte teneur émotionnelle. Il ne s'agit plus ici d'une modalisation évaluative, mais d'une réaction immédiate, souvent marquée par la connivence ou l'intensité affective. Ce fonctionnement apparaît nettement dans le fragment suivant :

(3) Puisque vous habitez à côté, venez donc, demain, prendre le petit déjeuner chez moi. Je serai ravie de partager mon Kugelhof avec vous. – **Oh !** Je vous remercie, **mais non**. (*Inassowies, nos vies*, p.19)

Dans ce fragment, l'expression phrasillonnaire « *Oh...mais non* » fonctionne comme embrayeur affectif, signalant une réceptivité positive à l'offre, immédiatement tempérée par un refus courtois. Cette anaphore est implicite « *non* » ne se fonde pas sur une reprise lexicale du segment précédent, mais sur une réponse affectivement codée à l'énoncé d'invitation. En ce sens, ce type de phrasillon rejoint les observations de Maingueneau (1996) sur la scénographie discursive : ce sont des unités où se donne à voir la posture du locuteur, non dans un contenu propositionnel, mais dans une disposition interactionnelle. Par ailleurs, il y a lieu de marquer un autre particularisme :

(4) Lors d'une rencontre nullement fortuite, il avait osé lui demander : Voudriez-vous des enfants ? Et l'imprudente-d 'abord choquée, comme si on lui avait demandé la couleur de sa culotte-avait répondu avec indignation : Mais, **bien sûr que oui**. (*Inassowies, nos vies*, p.115)

Cette particularité réside dans une séquence phrasillonnaire, fonctionnant dans une structure itérative « *oui, oui* », marquant la redondance des marques d'adhésion et l'intensifieur « *bien sûr* » manifestent un engagement affectif élevé. Elle inscrit le locuteur dans une posture de compréhension compatissante, sans reformuler explicitement le contenu précédent. L'anaphore repose ici sur une mémoire discursive affective : ce que le phrasillon condense, c'est une reconnaissance de l'émotion exprimée plus qu'un renvoi formel à un contenu linguistique précis. Ce type de fonctionnement relève d'une logique interactionnelle où l'économie de la forme renforce l'expressivité.

Par-delà les constructions à nature purement adverbiale, le corpus fait également apparaître des formes plus hybrides relevant d'une double fonction anaphorique et déictique, dont la valeur s'ancre dans la situation d'énonciation tout en opérant un retour sur un contenu discursif déjà évoqué. Ces marqueurs, qualifiables de *phrasillons anaphorico-déictiques*, s'illustrent dans l'énoncé suivant :

(5) Shalebe y avait inscrit le numéro de Bouba et, subsidiairement, celui de Coumba, non sans taquiner ses beaux-parents. Voilà, Tata Linda, si cela peut vous rassurer, tonton et vous joindre.

Dans cette occurrence, il donne à voir une articulation subtile entre l'espace du dire (le co-texte) et celui de la situation d'énonciation. Le mot-phrase « *Voilà* » assure une synthèse anaphorique sur l'énoncé précédent – en l'occurrence, la mention des numéros inscrits – tout en réactualisant cette référence dans l'ici et maintenant de la parole adressée. Ce marqueur accomplit une double fonction : d'une part, il signale une clôture énonciative ; d'autre part, il sert de point d'ancrage pour une interaction dirigée vers l'allocutaire, désignée ici par « *Tata Linda* ». Une telle dynamique rejoint l'analyse de Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980), selon laquelle certains déictiques peuvent

prendre la forme d'actes d'ostension discursive, réintroduisant une information contextuelle antérieure à travers un index discursif.

Cette convergence entre anaphore référentielle et indexicalité déictique se trouve consolidée par l'adresse implicite contenue dans la formule « si cela peut vous rassurer », qui appelle une réponse sur le plan affectif. Ainsi, « *Voilà* » établit une conjonction entre le dire et le montré, entre ce qui est déjà formulé et ce qui est exhibé dans l'acte d'énonciation, révélant la manière dont le langage s'inscrit dans une dynamique interactionnelle.

Il convient néanmoins de souligner que, dans le texte Fatou Diome, certains mots-phrases, aussi discrets soient-ils, ne présentent pas une charge sémantique pleinement autonome. Ils apparaissent subordonnés à un contexte linguistique antérieur, ce qui les inscrit dans une logique résolument anaphorique : leur signification ne se construit qu'en relation avec un énoncé précédent, auquel ils se rattachent implicitement.

Cela dit, même si ces formes ne constituent pas le noyau central de notre analyse, il serait pertinent d'élargir la perspective pour considérer également d'autres phrasillons, bien présents dans le corpus, dont la compréhension requiert non pas une régression vers un segment antérieur, mais une anticipation sur un segment subséquent. Ces unités se caractérisent par un fonctionnement cataphorique, en ce sens qu'elles ouvrent sur une suite attendue, souvent révélée par le développement thématique ou narratif immédiat.

Dans cette perspective, le corpus se révèle riche en formes elliptiques ou interjectives qui annoncent plutôt qu'elles ne rappellent. Ce sont, pour ainsi dire, des phrasillons projectifs, appelant une lecture en aval pour que leur portée sémantique se déploie. Ainsi, le discours de Diome mobilise simultanément deux dynamiques référentielles : l'une tournée vers l'amont textuel (anaphore), l'autre orientée vers l'aval (cataphore), confirmant la complexité énonciative de son écriture. En attestent les occurrences subséquentes :

(6) « **Soif ! D'eau ou d'amour ?** Inassouvie, **la soif est mortelle**. Qui étanche la soif des veuves ? » (*Les Veilleurs de Sangomar*, p.136)

Ce mot-phrase constitue une instance marquée de cataphorisation textuelle. En position d'amorce exclamative, « *Soif !* » actualise un signifiant nu, décontextualisé, qui appelle immédiatement une élaboration subséquente pour en stabiliser la signification. Cette structure met en œuvre un mécanisme de progression thématique cataphorique : la première occurrence nominale ouvre un champ sémantique encore indéterminé, que la question suivante tente de spécifier en évoquant deux potentialités (« *soif d'eau / d'amour* »). Le développement qui suit construit le sémantisme du mot-phrase par reformulation explicative et prolongement analogique : « *la soif est mortelle* ».

En clair, le terme « *soif* », érigé en pivot sémantique, projette une série d'interrogations à la fois rhétoriques et thématiques. Il ne s'agit pas d'un simple effet stylistique, mais d'un véritable outil de cataphorisation discursive : la première occurrence est dépourvue de détermination, ouverte à une pluralité interprétative, ce qui autorise une double lecture : littérale (« *soif d'eau* ») et figurée (« *soif d'amour, de justice, de reconnaissance* »). Dès lors, le vocable devient une matrice thématique, organisant les énoncés suivants en un faisceau de reformulations progressives, où chacune ancrée dans une référence sociale implicite (la condition des veuves).

Il y a lieu, de surcroît, de montrer que le corpus offre également des occurrences où la cataphore s'inscrit dans une visée idéologique explicite, en érigeant le mot isolé en point de départ d'un commentaire critique aux résonances à la fois politiques, linguistiques et culturelles.

(7) Féminisme ! Ce mot triple-nasalisant est entré en Afrique, marmonnant la fin d'une résignation et gémissant, dans le sillage de religions lourdes d'injustices. »
(*Les Veilleurs de Sangomar*, p.167)

Ici, le mot-phrase « *Féminisme !* » engage un dispositif d'écriture métalinguistique et idéologique. Il est d'abord posé isolément, dans une forme qui dramatise son irruption discursive. La phrase suivante, structurée autour du déictique métatextuel « *ce mot* », amorce une série de commentaires qualifiant son impact linguistique (« triple-nasalisant »), politique et symbolique. La cataphore se déploie alors par une recontextualisation critique : le mot-phrase appelle un développement qui inscrit le terme dans un réseau discursif polémique, entre engagement et tensions culturelles. Le mot-phrase est ainsi doté d'une valeur propositionnelle différée, construite par les phrases subséquentes. Cette stratégie d'écriture fait du mot-phrase une entité textuelle inchoative⁷, qui catalyse un propos argumentatif et affectif.

En substance, il importe de souligner que, dans le texte de Fatou Diome, si l'on repère quelques occurrences de mots-phrases, fussent-elles marginales, celles-ci ne s'autonomisent guère par une charge sémantique intrinsèque. En effet, elles se trouvent subordonnées à un environnement linguistique immédiat, auquel elles renvoient de manière anaphorique. Autrement dit, leur intelligibilité dépend moins de leur densité illocutoire propre que de leur ancrage contextuel, qui en constitue le véritable vecteur de signification.

Or, même si ce type de séquence n'est pas au cœur de notre problématique actuelle, il demeure pertinent de signaler que le corpus, dans son ensemble, recèle une diversité de phrasillons qui, sans pouvoir être isolés comme unités sémantiques closes, n'en participent pas moins à la cohérence discursive. Leur compréhension appelle non seulement un feedback interprétatif, mais également une projection contextuelle vers l'aval textuel, en vue d'identifier le postcédent ou le contenu sémantique latent qui s'inscrit dans la dynamique thématique du texte.

Par ailleurs, nous tenons à souligner que le champ des phrasillons, tel qu'il se manifeste dans notre corpus, s'étend de manière significative à d'autres catégories grammaticales. Il ne se limite plus exclusivement aux formes interjectives, mais s'inscrit également dans le registre anthroponymique. Nous constatons en effet la genèse de noms propres élaborés à partir de structures injonctives, lesquels transcendent leur fonction dénomminative pour assumer une portée à la fois pragmatique, énonciative et identitaire. Dès lors, nous proposons de désigner ces formes sous l'appellation de phrasillons anthroponymiques, en ce qu'ils condensent une mémoire discursive et cristallisent, dans l'unité du nom, l'empreinte d'un acte de langage fondamentalement performatif et socialement normatif.

2.2. Les phrasillons anthroponymiques

⁷ La notion d'inchoatif désigne un aspect verbal ou discursif marquant le début d'un procès ou d'un développement sémantique. Bien que parfois considérée comme synonyme d'« ingressif » ou d'« inceptif », elle s'en distingue par une portée parfois plus large, incluant des formes syntaxiques ou discursives amorçant un contenu en devenir. Les études consacrées spécifiquement à l'inchoatif en français demeurent rares (voir notamment : Colmant, 1971 ; Marque-Pucheu, 1999 ; Ciszewska, 2004).

Dans le prolongement de l'analyse des unités phrastiques condensées, il convient de s'intéresser à une configuration spécifique des mots-phrases, que nous désignons comme phrasillons anthroponymiques. Bien que leur brièveté évoque celle des phrasillons interjectifs – lesquels traduisent une expressivité immédiate et une mise en relief affective – ces unités s'en distinguent par leur mode de formation, leur ancrage contextuel et leur portée mémorielle.

Alors que les interjections procèdent d'une actualisation ponctuelle de l'affect, souvent en rupture avec la linéarité syntaxique, les phrasillons anthroponymiques émergent d'un processus de dérivation onomastique. Ils sont formés à partir d'énoncés préexistants – généralement injonctifs ou évaluatifs – qui sont réifiés sous la forme de noms propres. De ce fait, chaque unité condense, en une seule entité lexicale, une interaction antérieure, tout en conservant la prédication implicite et la valeur discursive de l'énoncé d'origine.

Dans le corpus étudié, bien que ce phénomène soit peu fréquent, il illustre les mécanismes de sédimentation discursive, par lesquels l'onomastique devient un vecteur de mémoire énonciative. En inscrivant dans la brièveté nominale la trace d'un acte de parole antérieur, ces mots-phrases anthroponymiques contribuent simultanément à la cohésion thématique, à la continuité narrative et à la réactivation des engagements affectifs.

Ainsi, ces unités ne se limitent pas à un rôle nominatif : elles constituent des pivots discursifs, capables de rappeler, commenter ou évaluer implicitement des événements ou attitudes antérieurs. Leur condensation formelle ne diminue en rien leur puissance structurante ; au contraire, elle révèle leur capacité à articuler et à réorienter le fil interactionnel de manière subtile et efficace. En attestent les occurrences subséquentes :

(7) Se ménageant la discrétion d'un tête-tête, **Yaliâm** rendit une très matinale visite à sa fille. (*Les Veilleurs de Sangomar*, p.24)

Dans cet énoncé, l'anthroponyme « *Yaliâm* » fonctionne comme un *phrasillon intraphrastique*, c'est-à-dire une unité nominale qui, tout en s'intégrant à la phrase comme sujet grammatical, condense un segment narratif antérieur, chargé d'affects, de tensions et de non-dits.

Loin de se réduire à la seule désignation d'un personnage, ce nom propre opère comme un noyau énonciatif saturé de mémoire discursive. Il réactive en sourdine une trame relationnelle complexe entre une mère et sa fille, marquée par une disjonction affective durable, des silences accumulés et une forme d'exil intérieur.

Sur le plan morphogénétique, cette anthroponyme, d'origine sérère, est hautement signifiant. Il résulte de la concaténation lexématique du radical *yali* (« *consoler* ») et du suffixe possessif *-am* (« *moi* »). Cette composition engendre une lecture ambivalente : « celle qui console » ou, de manière inversée et symbolique, « celle dont la consolation manque ». Cette ambiguïté lexicale renforce la portée énonciative du nom : il devient le lieu d'un paradoxe filial, celui d'un lien qui, tout en étant vital, semble fragilisé par l'absence, l'incompréhension ou la douleur tue.

En ce sens, il porte et active un feuilleté de représentations implicites. Il devient une unité phrastique condensée, capable à lui seul d'enclencher la mémoire du lecteur ou de l'allocutaire. Ce phrasillon anthroponymique fonctionne à la manière d'un acte de langage implicite, en appelant une reconnaissance partagée des affects, une remobilisation silencieuse de l'histoire narrative et des tensions identitaires sous-jacentes. Par ailleurs, nous retrouvons ce même principe dans (10) :

(10) Il y avait des aubes fraîches et ténébreuses que nulle étreinte n'égaye, Coumba les vivait, esseulée. Sa mère s'inquiétait de son bien-être, surtout après l'effrayant compte rendu de **Wassiâm**. (*Les Veilleurs de Sangomar*, p. 24)

Ici, le vocable « *Wassiâm* » condense ainsi un discours antérieur dont la teneur affective et dramatique est si intense qu'elle provoque une inquiétude persistante. Ce vocable suffit à activer, par effet de métonymie discursive, un dire implicite à charge émotionnelle forte. Celui-ci est un appel, une rupture, un signe de fracture identitaire et relationnelle. Dans l'économie narrative de Diome, il témoigne de cette capacité du langage à donner forme au silence par la densité du mot, à faire de la nomination un acte de discours à part entière. Il s'agit ici d'un véritable mot-phrase anaphorique, dont la structure linguistique et le pouvoir évocateur se combinent pour inscrire un acte énonciatif sous-jacent au cœur même du nom.

Du reste, certains phrasillons anthroponymiques africains, notamment dans l'aire culturelle sérère, débordent leur fonction d'identification individuelle pour revêtir une valeur sémantique générisante et anthropologique. Ils condensent une vision du monde, véhiculent une philosophie implicite de l'existence et désignent souvent un idéal moral ou une posture existentielle valorisée. En atteste l'occurrence ci :

(13) Et Wassiâm attendait rarement si tard pour passer la tête dans l'entrebâillement de la porte et de sa bru et lancer une prière bien à elle. – Comba, tout va bien avec **Fadikiine**⁸ ? (*Les Veilleurs de Sangomar*, p.72)

Dans cette occurrence, l'item « *Fadikiine* » se présente comme un phrasillon anthroponymique à forte charge sémantique, dépassant la simple désignation d'une personne pour actualiser une catégorie humaine dotée d'une dimension morale et collective. Cette complexité s'explique par sa structure morphologique, qui associe le radical *fadik-*, dérivé du verbe sérère *fada* signifiant « arriver » ou « advenir », à un morphème suffixal *-iine* porteur d'une valeur généralisante, voire collectivisante.

Cette composition confère à cet item une portée axiologique qui transcende le référent individuel : le terme désigne ainsi l'humanité entendue comme l'ensemble des êtres advenus à l'existence. En effet, les systèmes de nomination ne sont jamais neutres ; ils renvoient à des logiques d'organisation du monde et à des régimes culturels de signification. C'est en ce sens que Charles Beker et Waly Coly Faye (1991) soulignent que « *dans chaque culture, les noms propres constituent un système qui fournit des indications sur la façon dont les groupes sociaux agencent le réel* » (1991 : 89-100).

Par cette extension sémantique, celui-ci acquiert la fonction d'un phrasillon, c'est-à-dire d'une unité phrastique figée qui, bien que nominale, véhicule un énoncé implicite à vocation universalisante. Ce glissement du singulier vers le générique révèle la puissance symbolique et fonctionnelle des anthroponymes dans l'univers culturel sérère, où l'onomastique s'articule étroitement à une sémiotique de la sagesse et de la transmission des valeurs sociales et existentielles. Ainsi, le suffixe « *-iine* » inscrit « *Fadikiine* » dans une dynamique morpho-sémantique propre aux langues sénégalaises, caractérisée par la formation de collectifs humains et de généralisations ethnosémantiques.

⁸ En sérère, le terme **Fadikiine** renvoie à une injonction culturelle forte, signifiant littéralement « *fais une humanité* » ou « *sois humain dans toute l'acception du terme* ». Il s'agit d'une exhortation à incarner pleinement les valeurs fondamentales de l'humain accompli, dignité, respect, responsabilité et solidarité, telles que conçues dans l'imaginaire éthique et communautaire sérère.

L'analyse met en lumière que *les phrasillons anaphoriques* constituent des unités discursives minimales dont la fonction première est d'assurer la cohésion textuelle par la réactivation condensée d'un segment antérieur. Leur concision n'amoindrit en rien leur efficacité sémantique : ces formes brèves assument une reprise évaluative, modalisante ou affective du co-texte et infléchissent, par leur seule occurrence, l'orientation interprétative de l'énoncé. Elles se présentent ainsi comme des marqueurs d'attitude et des instruments d'ajustement interactionnel, s'inscrivant dans la lignée des analyses de Tesnière et de Blanche-Benveniste sur les unités formellement autonomes mais sémantiquement enchâssées dans la mémoire discursive et l'économie énonciative du discours.

Simultanément, l'étude révèle que certains phrasillons déploient une dynamique résolument cataphorique : ils ne renvoient pas au déjà-dit, mais préfigurent le dire à venir. Isolés, saillants, ils instaurent un horizon d'attente que le développement subséquent du texte vient spécifier ou argumenter. Ils assument dès lors une fonction matricielle dans la progression thématique, en projetant une orientation sémantique ou idéologique dont le discours ultérieur constitue la réalisation. Cette articulation entre rétrospection et anticipation — condensant d'un côté le passé textuel et ouvrant de l'autre la voie au futur discursif — atteste que les phrasillons sont de véritables opérateurs structurants, capables de configurer simultanément la mémoire discursive et la dynamique prospective du texte.

Par ailleurs, l'enquête met en évidence une configuration remarquable : *les mots-phrases anthroponymiques*. Ces unités nominales, issues d'un processus de dérivation onomastique, condensent un énoncé antérieur dans la forme close et compacte d'un nom propre. Elles se comportent comme de véritables phrasèmes à prédication implicite, réactivant discrètement des séquences interactionnelles, des affects latents ou des tensions narratives. Elles manifestent une sédimentation énonciative où la nomination devient le réceptacle d'une mémoire du discours : chaque anthroponyme porte l'empreinte d'un événement, d'un jugement ou d'un rapport intersubjectif, tout en assurant la cohésion thématique et la continuité narrative. Leur efficacité structurante ne procède pas de l'amplitude formelle, mais de leur capacité à remobiliser l'épaisseur affective et relationnelle qu'elles cristallisent.

In fine, certains de *ces phrasillons anthroponymiques* — particulièrement dans l'aire culturelle sérère — excèdent la référence individuelle pour accéder à une portée générique, axiologique ou anthropologique. Leur morphologie, fondée sur des radicaux d'origine verbale combinés à des suffixes généralisants, leur confère la faculté de désigner des catégories humaines, d'incarner un idéal moral ou d'énoncer une cosmologie implicite. Ces anthroponymes prennent ainsi valeur d'unités phrastiques universalisantes, situées au point de rencontre de l'onomastique, de la mémoire culturelle et de la sémiotique sociale. Ils illustrent de manière exemplaire la puissance symbolique de la nomination dans les sociétés africaines : loin de se réduire à une fonction identificatoire, le nom propre y constitue un acte de discours, un foyer de signification et un médium privilégié de transmission des valeurs et des expériences humaines.

Conclusion

L'analyse des *phrasillons anaphoriques, cataphoriques et anthroponymiques* met en lumière la fonction structurante que ces unités discursives minimales exercent dans l'économie énonciative. Les phrasillons anaphoriques assurent une cohésion rétrospective en réactivant, sous une forme brève et densifiée, des segments antérieurs. Leur apparente simplicité masque une forte charge évaluative, modalisante ou affective, qui oriente l'interprétation et redistribue subtilement les positions énonciatives. Ils constituent ainsi des opérateurs de rappel intégrant mémoire discursive, engagement subjectif et ajustement interactionnel.

Parallèlement, la présence de phrasillons cataphoriques révèle une autre modalité de structuration : isolés, saillants et dépourvus de détermination immédiate, ils ouvrent un espace sémantique projectif que la suite du discours développe et stabilise. En cela, ils jouent un rôle matriciel dans l'organisation du sens, en impulsant la progression thématique et en préfigurant les orientations idéologiques ou affectives à venir. La brièveté y fonctionne comme un principe d'anticipation, permettant à ces unités d'agir comme de véritables amorces discursives.

L'examen des phrasillons anthroponymiques met en évidence un troisième phénomène, d'ordre onomastique et mémoriel. Issus d'un processus de dérivation nominale, ces noms propres condensent silencieusement des séquences interactionnelles, des jugements implicites ou des affects antérieurs. Ils se présentent comme des lieux de sédimentation énonciative, où la nomination fonctionne comme un dispositif de mémoire intégrée. Dans certaines configurations, ces formes acquièrent une portée générique ou axiologique, dépassant la référence individuelle pour véhiculer des catégories humaines, des valeurs collectives ou des représentations socio-culturelles. La nomination se fait alors acte de discours, vecteur de transmission symbolique et espace de cristallisation identitaire.

Au total, ces différentes modalités — anaphorique, cataphorique et onomastique — révèlent une véritable poétique de la condensation, où les unités minimales ne constituent jamais un simple résidu syntaxique, mais au contraire des foyers d'intensité discursive. Elles articulent profondeur référentielle, densité expressive et économie formelle, contribuant ainsi à une structuration fine et plurielle du sens. Cette dynamique témoigne plus largement du rôle central que les formes réduites peuvent jouer dans la construction du discours, en tant que médiations privilégiées entre mémoire, anticipation et identité énonciative.

Références bibliographiques

1. Corpus

DIOME, Fatou. *Les Veilleurs de Sangomar*. Albin Michel, 2019.

—. *Inassouvies, nos vies*. Flammarion, 2008.

2. Articles

BECKER, Charles, V. MARTIN, and W. FAYE. « Les patronymes sereer. *Réalités africaines et langue française*, no. 19, CLAD, 1984, pp. 39–60.

FABRE, Paul. « Théorie du nom propre et recherche onomastique. » *Cahiers de praxématique*, no. 8, 1987, pp. 9–25.

PORQUIER, Rémy. « Mots-phrases, phrasillons, locutions-énoncés : aux frontières de la grammaire et du lexique en français langue étrangère. » *Langue française*, 2001, pp. 106–23.

SARR, Ibrahima. « The Issue of Identity in the Developmental Efforts of Senegalese Local Languages from 2001 Onwards. » *International Journal of Linguistics and Communication*, vol. 3, no. 2, 2015, pp. 1–5.

—. « Langues nationales du Sénégal : Problématique d'une standardisation sur fond de revendication identitaire. » *Langues et Littératures (Revue du GELL)*, hors-série no. 2, 2018.

VAXELAIRE, Jean-Louis. « Lexicologie du nom propre et onomastique. » *Nouvelle Revue d'Onomastique*, vol. 51, no. 1, 2009, pp. 301–15.

3. Ouvrages

DIALLO, Papa Ali. *Anthroponymie pular : forme et sens*. Mémoire de Master, Université Gaston Berger de Saint-Louis, 2019.

FAYE, Louis Dienne. *Mort et naissance : le monde sereer*. Nouvelles Éditions Africaines, 1983.

TESNIÈRE, Lucien. *Éléments de syntaxe structurale*. 1959.